

La Sagesse de Goethe : « lumineux mystère * »

par

CLAUDE FOU CART

Tout d'abord les simples faits : c'est entre 1900 et 1905 que paraissent dans *L'Ermitage* ces « pages » que Marcel Drouin, sous le pseudonyme de Michel Arnauld, consacre à l'écrivain allemand ¹. Elles seront réunies dans un volume qui paraîtra en 1949 chez Gallimard sous le titre de *La Sagesse de Goethe*, avec une préface d'André Gide qui sera, elle-même, publiée dans le numéro de mai 1949 de *La Table ronde* ².

Ce court historique laisse pressentir que le travail de Marcel Drouin va s'insérer tout naturellement dans la réflexion qu'André Gide mène sur le même sujet, réflexion que Marcel Drouin ne pouvait que partager, étant donné le constant échange intellectuel entre les deux hommes en ce début de siècle. En fait il suffit de s'en référer à la préface d'André Gide à *La Sagesse de Goethe* pour voir se dégager ce qui est bien une communauté d'intérêt et de pensée. Dans son étude sur les relations franco-allemandes au regard de *La Nouvelle Revue Française*, Manfred Schmeling souligne avec raison la complexité de ces relations avec Goethe. Et l'entreprise de Marcel Drouin attire alors l'attention. « Nous attendions, dit Jean Schlumberger dans *Éveils* ³, cette *Sagesse de Goethe*, autour de laquelle se concentraient les recherches de Drouin. » Et Auguste Anglès précise que

* André Gide, préface à *La Sagesse de Goethe* (Paris : Gallimard, 1949), p. 11.

1. *Ibid.*, p. 10. Les articles de Marcel Drouin sur Goethe parurent dans *L'Ermitage* en septembre, octobre 1900, mars 1901, février et juin 1903, janvier 1905.

2. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide* (Paris : Klincksieck, 1977), p. 469.

3. Manfred Schmeling : « Auf der Suche nach dem undeutschen Deutschen, die deutsch-französischen Beziehungen im Spiegel der *Nouvelle Revue Française* (1908-1943) », in *Médiations / Vermittlungen*, Berne : Lang, 1992, p. 329.

ce travail tant attendu est une thèse que Marcel Drouin « débita en tranches » à *L'Ermitage* ⁴.

Que les critiques qui accompagnèrent l'inachèvement de sa thèse sur Goethe correspondent à une déception d'autant plus grande que nombre des amis de Marcel Drouin voyaient en lui un intellectuel de valeur et que Gide lui-même rêvait « pour lui du destin d'un Leibniz », n'est point niabile. Et, encore une fois, la préface d'André Gide à *La Sagesse de Gœthe* nous apporte des renseignements qui recourent ceux que nous venons de donner. Certes Gide consacre une partie de son propos à regretter ce qui lui paraît être l'échec d'une « intelligence supérieure ⁵ », échec qui lui est d'autant plus pénible que l'entreprise de Marcel Drouin est un peu la sienne : « Sa présence, son commerce exaltait ce que j'avais et sentais en moi de meilleur. »

Mais ce qui est, aux yeux de Gide, une « faillite ⁶ » devient d'autant plus pénible qu'il reste essentiel de publier ce témoignage d'une pensée qui sut rendre présente la figure de Goethe, « éclairer le visage de Goethe de telle sorte que son regard ne portât point dans le vague, mais parût s'adresser particulièrement à chacun ⁷ ». Et le fait de parler, dans cette préface, plus de Marcel Drouin que de Goethe, n'est pas simple hasard, mais désir de révéler au public de 1949 l'importance d'un texte qu'il fallait « sauver d'un fatal oubli ⁸ ». Derrière ce qui pourrait ne sembler qu'une bonne action, il y a la volonté de faire revivre un moment capital dans la compréhension que Gide et Marcel Drouin ont acquise de Goethe et, par ce biais, du monde germanique, à un moment de leur évolution intellectuelle qui va se terminer, en partie, par le voyage à Weimar en 1903 et ce qu'Auguste Anglès décrit comme une étape pénible dans les relations de Gide avec son beau-frère : l'apparition de ce « silence défensif » qui créa entre les deux hommes un fossé ⁹.

Ce que Gide nous rapporte de la préparation et de la maturation de ce qui deviendra *La Sagesse de Gœthe* remonte à l'année 1895, c'est-à-dire

4. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, t. I (Paris : Gallimard, 1978), p. 29. Notons l'intérêt qu'André Gide attache à cet « important travail » de Marcel Drouin (lettre du 20 septembre à André Ruyters, *Correspondance*, t. I, Lyon : P.U.L., 1990, p. 128). C'est dans le même sens qu'il s'adresse à Albert Mockel (*Correspondance*, Genève : Droz, 1975, p. 239, lettre de septembre 1900).

5. Gide, *op. cit.*, p. 11.

6. *Ibid.*, p. 17.

7. *Ibid.*, p. 10.

8. *Ibid.*

9. Anglès, *op. cit.*, p. 31.

au séjour de Marcel Drouin à Berlin. Mais il suffit de s'en référer aux lettres connues que s'adressèrent les deux amis pour s'apercevoir que, dès 1893, Goethe est l'objet de nombreux échanges d'idées. Marcel Drouin restera à Berlin du 25 octobre 1895 au 4 août 1896. Pourtant c'est bien avant ce séjour en Allemagne qu'il signale à Gide des lectures capitales, lui parle des *Élégies latines* qui, à ses yeux, ne sont point simplement de la « littérature », mais bien des « vers où s'affirme un bonheur, cette joie de faire tout vivre et que rien de soi ne s'étiolle, chacun de ses vers, c'est, dit-il, un souhait que chaque jour je soupire ¹⁰ ». Et ces préoccupations rejoignent celles de Gide qui avait lu les *Élégies latines* à la fin de septembre 1892, et noté qu'elles « auront été, dit-il, de toute cette année ma plus grande influence ». En mars 1893, il continue cette lecture : « Toujours les *Élégies latines* ¹¹. » Yvonne Davet rappelle très justement le texte d'André Gide publié dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} mars 1932 dans lequel l'écrivain met en valeur « les liens » de « fraternité profonde » qui l'unissaient dès le « début » de sa vie à Goethe. Mais encore faut-il ici tenir compte de la réalité historique, du moment où fut écrit ce texte. Tout d'abord Gide reparle bien des *Élégies romaines*, et cela à propos d'un commentaire sur *La Sagesse de Goethe*. À y regarder de plus près, l'intérêt qu'attache Gide aux *Élégies romaines* n'est point simplement, comme l'affirme Yvonne Davet, « l'amour de la vie en ses multiples formes », mais bien ce que Gide souligne en parlant de la volonté de se « délivrer des entraves d'une morale puritaine qui, pour un temps, avait bien pu, nous dit Gide, me raidir et m'enseigner la résistance ¹² ». Et c'est au sujet des *Élégies romaines* qu'est évoquée cette libération. L'entreprise gidienne s'inscrit tout naturellement dans l'analyse tentée par Marcel Drouin. L'un rejoint l'autre dans son effort pour affirmer « le bonheur », pour découvrir la « joie de faire tout vivre », si l'on reprend les expressions employées par Marcel Drouin lui-même dans sa lettre à Gide du 18 mars 1893 ¹³. Et si l'on se tourne vers le texte même de *La Sagesse de Goethe*, on s'aperçoit que les *Élégies romaines* n'y jouent pratiquement aucun rôle et que « la légitimité du plaisir » que Gide met en avant dans le texte de 1932 est une vision du monde que les deux

10. Yvonne Davet, *Autour des "Nourritures terrestres"*. Histoire d'un livre (Paris : Gallimard, 1948), p. 45 (lettre du 18 mars 1893).

11. Jacques Cotnam, « Le Subjectif, ou les lectures d'André Walter (1889-1893) » (*Cahiers André Gide 1*, Paris : Gallimard, 1969), p. 73. Texte cité par Y. Davet, *op. cit.*, p. 45, n. 1.

12. Gide, « Goethe », *La NRF*, 1^{er} mars 1932, p. 373.

13. Davet, *op. cit.*, p. 45.

amis, André Gide et Marcel Drouin, découvrent dans « les lois de l'univers sensible ¹⁴ » et qui n'est point présente dans la préface de Gide où « l'universalité de l'enseignement » gœthéen apparaît comme la règle de cet univers admiré au début du siècle. Mais rappelons-le, il s'agit de textes écrits à des dates différentes. Entre le culte du plaisir de 1932 qui semble être le rappel des idées émises dans les lettres de 1893 et l'affirmation générale contenue dans la préface de 1949, il existe des différences qui dépassent le cadre des simples nuances. *La Sagesse de Goethe* est un ouvrage qui s'inscrit dans une longue réflexion sur la place de Goethe dans les idées du temps et plus spécifiquement sur l'intérêt culturel que Gide et celui qui allait devenir son beau-frère en septembre 1897 découvrent en lui.

Dès la lettre du 26 mars 1895 s'affirme cette concordance d'opinion entre les deux hommes. Marcel Drouin parle, à la suite du cours du germaniste berlinois Eric Schmidt sur les *Épigrammes vénitiennes* ¹⁵, « des enfantillages que je ne puis comprendre qu'un pareil homme ait écrits, même pour lui-même ». Et la critique culmine en cette exclamation : « [...] pour une fois, Goethe m'a dégoûté. » Certes la critique est de poids et Marcel Drouin reproche en fait à Goethe de n'avoir pas cru qu'il « fût possible de vivre *comme* la nature, aussi grand, aussi fort qu'elle, par l'autorité de l'esprit ». Dans le texte de 1932, Gide gardera, en le nuanciant, le jugement émis par Marcel Drouin que, de toute évidence, il ne partageait pas en 1895 et, définissant la « longanimité de Goethe ¹⁶ », il prendra soin de prononcer certaines réserves :

Tant qu'il ouvre son intelligence et son cœur par grand besoin de tout comprendre, tout va bien ; mais si c'est par souci de tranquillité, de confort, voici qui grandit d'autant, à mes yeux, l'attitude incisive de Nietzsche.

L'ancienne discussion soulevée par les romantiques allemands sur l'esprit bourgeois de Goethe refait ici surface.

Mais, même si Gide réagit aux critiques de Drouin et s'empresse de le sermonner (« Tu as une façon terriblement déplaisante de me parler de Goethe ¹⁷ ») et s'il s'attache à mettre en parallèle l'attitude de Drouin et celle d'un Novalis, « ennemi » de Goethe, il se dégage une évidente similitude de pensée entre les deux hommes dans la mesure où l'on compare ce qui est à comparer, c'est-à-dire la lettre de Marcel Drouin datée du 26 mars 1895 et la conférence sur *les Limites de l'Art* écrite par André Gide

14. Gide, *op. cit.*, p. 371.

15. Drouin, *La Sagesse de Goethe*, p. 26.

16. Gide, *op. cit.*, p. 375.

17. Claude Martin, *op. cit.*, p. 97.

pour la « Petite Collection de *L'Ermitage* » en 1901. En effet, le grand débat est d'abord celui qui porte sur les « limites de l'art ». Or, dans *La Sagesse de Gœthe*, la question même de la « nature », pour reprendre le vocabulaire employé par Marcel Drouin, n'est pas évoquée à propos des *Élégies romaines* absentes de ce livre. Elle fait son apparition justement lorsqu'il s'agit de fournir un cadre précis à ce qui est à la fois le développement de l'homme et les « époques du perfectionnement universel ». La critique contenue dans la lettre de 1895 est ici gommée : « l'existant lui a caché le possible ¹⁸. » Ce que Drouin découvre, c'est avant tout cette capacité à suivre « en son progrès » la vie de l'écrivain sans tomber dans le piège d'une critique qui négligerait cet accord entre « le perfectionnement universel » et les aléas de la vie individuelle ¹⁹.

Et le premier point important dans cette vie, celui qui permet à la sagesse de s'affirmer n'est point la santé de Gœthe, mais au contraire le « grave ébranlement physique » qui accompagna les « rudes épreuves que Gœthe eut à traverser ²⁰ ». Marcel Drouin insiste sur « le vertige, l'abattement, l'excitation des nerfs poussée jusqu'à l'angoisse », en un mot « la maladie » avec laquelle « il paie [...] un trop intense effort de production ²¹ ». Or, sur ce point, Marcel Drouin se trouve en parfait accord avec Gide. Il ne s'agit plus de présenter Gœthe comme un exemple de sérénité, mais bien un Gœthe dont Gide nous dit, dans les « Feuillettes » du *Journal*, qu'il a su tirer parti et « profiter » de cette maladie. Et de citer le dialogue avec Chiron dans *Faust*. La maladie s'explique par « le système des compensations », c'est-à-dire, ajoute Gide, que « la maladie propose à l'homme une inquiétude nouvelle qu'il s'agit de légitimer ²² ». Ce « système des compensations », dont Gide avoue qu'il a souvent été mal compris, se retrouve chez Marcel Drouin. Mais il en fournit une tout autre interprétation, en s'en tenant à la cause générale que Gide lui-même proposait au sujet de ce mal : « l'absence de ». Marcel Drouin voit dans cette « compensation » ce qu'il appelle « un détour tout à fait indispensable » pour mener l'individu « au but ». C'est « en développant nos ver-

18. Drouin, *op. cit.*, p. 29.

19. *Ibid.*, p. 53.

20. *Ibid.*, p. 59.

21. *Ibid.*, pp. 59-60.

22. Gide, *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, Bibl. Pléiade, 1951), pp. 89-99. Dans la « Lettre à Angèle » du 10 décembre 1899, Gide revient sur ce thème de la maladie et celui du « superuomo » chez Nietzsche. Il cite le vers 1754 du *Second Faust* : « Geheilt will ich nicht sein, mein Sinn ist mächtig » (« Guéri ! je ne veux pas l'être ! Mon esprit est puissant »).

tus » que « nous développons nos erreurs ²³ ». Et de s'en référer à l'essai d'Emerson intitulé *Compensation* dont Marcel Drouin nous résume l'idée principale :

Emerson [...] corrige la même doctrine par une conclusion que Goethe eût approuvée : « L'âme n'est pas une compensation, mais une vie ; l'âme EST... Il n'y a aucune pénalité imposée à la vertu, à la sagesse ; ce sont des additions d'être, à proprement parler... » ²⁴

Gide avait pris soin non seulement d'inverser la réflexion sur l'idée émise par Emerson, de mettre l'accent sur « l'absence », mais aussi de proposer une définition qui, en fait, se trouve au centre de l'analyse même de la personnalité goethéenne. On peut s'étonner de lui voir accorder une place de choix, dans son texte de 1932, à une relecture de *La Sagesse de Goethe* qui aboutit à une conclusion sur cette « absence de ». Pourtant cette conclusion prend tout son sens si l'on tient compte de la discussion au début du siècle. En 1932, Gide résume ses impressions : « Il fallait Goethe pour permettre à Nietzsche de s'élever, non point contre lui, mais sur lui. Lorsque je relis Goethe, j'y vois déjà Nietzsche en puissance ²⁵. » Mais encore faut-il voir quelle est cette réalité qui préside à une interprétation des faits culturels que nous allons retrouver chez Marcel Drouin. En effet ce que Gide propose, en 1932, comme définition de cette communauté de destin littéraire entre Goethe et Nietzsche peut paraître surprenant. Dans son texte de 1932, Gide voit dans le *Faust* « jaillir le Surhomme » et, dans *Les Dieux, les Héros et Wieland*, il découvre *La Naissance de la Tragédie*, c'est-à-dire une certaine vision de l'homme « en révolte contre les dieux ²⁶ ».

Or le texte du *Journal*, lui, ne voit en Nietzsche que le représentant d'une « inquiétude nouvelle », celle de la maladie qui est « utilité ²⁷ ». Et, dans *La Sagesse de Goethe*, c'est en fait cette réflexion qui s'impose. Marcel Drouin développe deux idées qui permettent de reconsidérer le bilan du « développement de Goethe », au moment où il est « achevé », « après le voyage en Italie ²⁸ ». Et ce bilan est résumé en une formule qui est reprise par deux fois dans *La Sagesse de Goethe*. Dans un premier temps, Marcel Drouin affirme : « Goethe n'a pas trouvé le bonheur ²⁹. » Ensuite, il précise son jugement : « L'aboutissement d'un si long travail

23. Drouin, *op. cit.*, p. 54.

24. *Ibid.*, p. 54.

25. Gide, « Goethe », art. cité, p. 375.

26. *Ibid.*, pp. 375-6.

27. Gide, *Journal*, *op. cit.*, p. 98.

28. Drouin, *op. cit.*, p. 104.

29. *Ibid.*, p. 109.

serait donc une banqueroute, si Gœthe s'était donné pour but soit la paix, soit le bonheur ³⁰. » Et de rejoindre la réflexion menée par Gide, ce qui aboutit à donner une définition de la culture : « Et si la culture ne détruit pas la joie, si même elle la rend plus intense et plus pure, en revanche elle enfante un excès de souffrances. Souffrance et joie sont à leur comble ³¹. » C'est à cette occasion que Marcel Drouin introduit en note la réflexion qui permet de rapprocher la définition de la culture chez Gœthe de cet enfantement dans un « excès de souffrance » qui débouche sur la description des « penchants opposés qui se disputent l'âme ³² ».

Or cette définition de la culture comme « guerre continuelle ³³ » ne fait point seulement appel aux idées défendues par Gœthe, mais elle se comprend, pour Marcel Drouin, à partir de remarques puisées dans l'œuvre de Nietzsche selon lesquelles la culture ne peut être « une moisson de tranquillité » selon *Humain trop humain* ³⁴. Car, toujours selon l'interprétation fournie par Marcel Drouin et dans laquelle on découvre la juxtaposition d'idées puisées chez Gœthe et chez Nietzsche, « on a renoncé à la grande vie lorsqu'on renonce à la guerre ³⁵ ». Ainsi « la haute sagesse » ne se trouve qu'au sein de « la sûreté dans la bataille ³⁶ ». Et ce n'est point par hasard que Gide lui-même va choisir chez le « type de l'homme *bien portant* », chez Gœthe, l'exemple même de cette « inquiétude » qui est à la source de cette « exaltation de l'individu » capable de créer un ordre nouveau ³⁷. Il s'agit alors de *Torquato Tasso*.

Marcel Drouin définira, de manière simple, le lien existant entre Gœthe et Nietzsche : « Par son dédain des fictions et des rêves, Gœthe mérite l'éloge de Nietzsche ³⁸. » Cette affirmation est la conclusion d'une longue démonstration dans laquelle Marcel Drouin prend soin de mettre en valeur ce qui est essentiel dans cette communauté culturelle entre Gœthe et Nietzsche.

La définition même de la culture passe par cet aspect du problème, par la vision que Nietzsche nous offre de Gœthe ou tout au moins ce que Marcel Drouin en retient. Dès qu'il s'agit de saisir l'essence de la cultu-

30. *Ibid.*, p. 111.

31. *Ibid.*, p. 113.

32. *Ibid.*, p. 114.

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, p. 113.

35. *Ibid.*, p. 114 (texte tiré du *Crépuscule des Idoles*).

36. *Ibid.*, p. 119.

37. Gide, *Journal*, p. 99.

38. Drouin, *op. cit.*, p. 146.

re, c'est toujours à partir de la notion de souffrance que s'affirme la nature des relations pouvant exister entre les deux penseurs. André Gide développe ce dialogue et il n'est pas étonnant de voir les réflexions tant de ce dernier que de Marcel Drouin tourner autour des mêmes questions dans la mesure où Gide fait la connaissance de Nietzsche en partie grâce à l'aide de Drouin, dès 1895. À cette date il est évident que Marcel Drouin reste l'intermédiaire principal entre Gide et ce courant de la pensée allemande moderne. En 1898, Gide rappelle d'ailleurs qu'au retour de Berlin Marcel Drouin lui expliqua « toute la théorie des valeurs ³⁹ ». Dans cette même lettre du 30 mars 1898, Gide ne néglige pas de souligner ce qu'il appelle le « tempérament très maladif » de Nietzsche qui est « une disposition physiologique » caractéristique de « l'état nietzschéen ⁴⁰ ». Dans la suite de cette lettre, il rappelle à Marcel Drouin leur conversation au retour de Berlin ⁴¹. Et durant la discussion qui se développe durant ces années, à un moment où les publications sur Nietzsche se multiplient et aboutissent à « une mode nietzschéenne ⁴² » au sein de laquelle il est question du « libérateur de l'esprit ⁴³ », Marcel Drouin s'engage dans une comparaison qui n'est point sans retrouver ses retombées dans le texte de Gide en 1932. À la fin de son étude, Gide abordait, à côté du thème de la maladie, celui des rapports directs qui peuvent exister entre la pensée et l'action des deux grands hommes et il affirmait, rejoignant en cela les remarques faites par Marcel Drouin, qu'« il fallait Goethe pour permettre à Nietzsche de s'élever, non point contre lui, mais sur lui ⁴⁴ ». Et de souligner que « Goethe rejoint Nietzsche, ou plutôt le précède » sur un point important, celui du « Titan révolté », du *Prometheus*. Mais Marcel Drouin, comme André Gide, continue à tenter de définir le rapport existant entre Goethe et Nietzsche, ce qui est au centre de sa réflexion. Et la question du *superuomo* est un sujet de discussion. En effet, pour Marcel Drouin, le rôle de l'action est certes essentiel chez Goethe et, de ce fait, les rapprochements avec Nietzsche sont de prime abord, en dehors du problème de la maladie et de « l'absence de » décrite par Gide, possibles. Car « la réalité seule » compte, si l'on entend

39. Davet, *op. cit.*, p. 62.

40. *Ibid.*, p. 61.

41. *Ibid.*, p. 62.

42. Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française 1870-1919* (Paris : P.U.F., 1959), p. 455.

43. *Ibid.*, p. 456.

44. Gide, « Goethe », p. 376.

par là « tout ce qui relève de l'action ⁴⁵ », idée que l'on retrouve sans difficulté chez Gide lorsque, dans son article de 1932, il résume la question en ne voyant « dans la vie entière de Goethe » que l'action ou plutôt cet « antagonisme qu'il maintenait en lui savamment, qui invitait à ne trouver satisfaction que dans la lutte même, à ne point aspirer au repos ⁴⁶ ».

Or Marcel Drouin part d'une idée semblable en affirmant, à partir de citations puisées dans les *Maximes et réflexions*, que « la volonté ne devient efficace qu'en adhérant à la réalité » et que, « dans l'action, l'idéal coïncide avec le réel ⁴⁷ ». De même que Gide prend la précaution de ne point faire de cette « lutte ⁴⁸ » autre chose que le fait de « simplement vivre le plus possible », en donnant ainsi à la pensée goethéenne des reflets qui sont proches des préoccupations de sa pensée, la position de Marcel Drouin n'est pas exempte d'intérêts personnels pour ce que devrait être la culture. Gide rappelle non seulement ses conversations avec Marcel Drouin, mais aussi ses propres expériences du monde lors de son séjour à Biskra en 1895, date à laquelle il eut « une sorte de révélation ⁴⁹ », celle de la « résistance » à tout ce qui est « restriction » et « gêne ⁵⁰ ». Or Marcel Drouin est aussi confronté à cette question et il fournit une analyse qui, sans s'éloigner de celle de Goethe, s'enferme dans une définition de la culture qui ne peut être dissociée du « déterminisme à la liberté ⁵¹ ». Pour lui, la culture « lie ainsi le réel à l'idéal ⁵² », elle s'affirme comme la jouissance du « naturel ».

Mais qu'en est-il alors des grandes divisions présentées dans *La Nais-sance de la Tragédie* ? Qu'en est-il de l'image de Dionysos qui hante la réflexion tant de Gide que de Drouin ? Pour Gide, la réponse est simple. Il ne peut être question de renoncer à ce qui est, chez Goethe, la « modération » lorsqu'il s'agit de définir ce qu'est la culture : « Goethe se méfie un peu de l'ivresse et préfère laisser dominer Apollon ⁵³. » Et Marcel Drouin d'aboutir à une conclusion qui n'est guère éloignée de celle présentée par Gide. En effet il ne fait aucun doute, aux yeux de Marcel

45. Drouin, *op. cit.*, p. 146.

46. Gide, art. cité, p. 372.

47. Drouin, *op. cit.*, p. 148.

48. Gide, art. cité, p. 371.

49. *Ibid.*, p. 373.

50. *Ibid.*

51. Drouin, *op. cit.*, p. 150.

52. *Ibid.*, p. 150.

53. Gide, art. cité, p. 377.

Drouin, que Goethe « n'a pas eu cette *foi* entière », qu'il n'est point proche de l'esprit « libéré » prôné par Nietzsche : « il recule devant l'ivresse ⁵⁴ ». Et Marcel Drouin fournit une définition qui est au cœur de celle développée par Gide bien que ce dernier ne prononce, pour sa part, jamais le mot essentiel : « Goethe s'arrête à la culture. Nietzsche prétend la dépasser ⁵⁵. »

Et c'est alors qu'il devient nécessaire de saisir ce que Marcel Drouin se décide à appeler culture. Car le terme est, de toute évidence, celui qu'il a choisi de donner à la vision goethéenne de l'existence pour lui offrir son unité. Or ce terme de « culture » est constamment présent dans *La Sagesse de Goethe*. Un des importants chapitres du livre porte même le titre : « Culture ». Et ce qui est bien l'essentiel de la définition que Marcel Drouin veut nous donner de cette valeur telle que Goethe la conçoit, se laisse résumer dans le lien qui existe entre « le réel » et « l'idéal ⁵⁶ ». À plusieurs reprises, il insiste sur cette harmonie entre l'action, ce qu'il appelle « l'activité ⁵⁷ » et qui est aspiration à la vie, et justement « l'idéal » qui ne se laisse cerner que dans la mesure où l'on accepte de prendre comme point de repère le *Torquato Tasso*. André Gide y fait allusion dans son article de 1932 et se contente pourtant de rappeler la « profondeur métaphysique » qui apparaît « sous les répliques du dialogue entre le poète et l'homme d'action ⁵⁸ ». Il y voit « l'antagonisme » entre « le rêve » et « l'action ⁵⁹ ». Marcel Drouin renvoie, pour sa part, à un passage précis du texte de Goethe. Il s'agit de la scène où justement, au second acte, la princesse rappelle au poète que « rien n'est permis que ce qui sied ⁶⁰ ». Marcel Drouin tire de ces paroles une certaine vision des rapports entre « le réel » et « l'idéal ⁶¹ ». Ce qui, chez Gide, prenait la forme d'une lutte qui ne débouche que sur la mort ⁶² devient, chez Marcel Drouin, le combat du « naturel » face à la « contrainte ». Il n'est donc pas étonnant de le voir puiser dans le *Torquato Tasso* la définition même de la culture. En effet à l'affirmation du Tasse selon lequel « est permis, ce qui plaît ⁶³ », s'oppose l'« exactitude » de « ce qui se doit ⁶⁴ », la «

54. Drouin, *op. cit.*, p. 154.

55. *Ibid.*, p. 155.

56. *Ibid.*, p. 150.

57. *Ibid.*, p. 126.

58. Gide, art. cité, p. 371.

59. *Ibid.*, p. 372.

60. Drouin, *op. cit.*, p. 150.

61. *Ibid.*

62. Gide, art. cité, p. 372.

63. Goethe, *Torquato Tasso* (Paris : Aubier, 1930), p. 33 : « Erlaubt ist,

bienséance ⁶⁵ » que Marcel Drouin transforme ici en affirmation du « sentiment moral ⁶⁶ ». La culture était au centre de bien des discussions, et l'écrivain Rudolf Kassner, que Marcel Drouin avait rencontré durant l'hiver 1895 ⁶⁷, s'attacha lui aussi à cette définition qui devait échapper à ce qu'il considère tout d'abord comme de la nature telle que Rousseau la concevait ⁶⁸ pour déboucher sur l'affirmation suivant laquelle la culture est avant tout expression de notre « courage ⁶⁹ ». Marcel Drouin apporte sa contribution à cet effort pour saisir la notion de culture dans sa réalité morale. Et c'est alors aux *Maximen und Reflexionen* de Goethe qu'il fait appel pour aboutir à la négation même de cette règle du « devoir » : « Le devoir est là où l'aime ce qu'on se commande à soi-même ⁷⁰. » Et de revenir sur les pas de Rudolf Kassner, de retrouver la grande méditation de Nietzsche sur celui qui est le penseur. Rudolf Kassner parlait alors de « Denker ⁷¹ ». Et loin de s'en tenir à ce qui fait, sur ce point, l'originalité de sa pensée par rapport aux idées d'André Gide sur « le rêve » et « l'action », Marcel Drouin, passant par les réflexions de Nietzsche sur Goethe dans *Le Crépuscule des Idoles*, par l'idée que se fait le philosophe d'une Goethe s'efforçant de « vaincre le XVIII^e siècle » pour revenir à « l'état de nature ⁷² », découvre alors un nouvel aspect de la culture qui n'est plus fuite devant l'âge d'or décrit par le Tasse dans la pièce de Goethe, mais bien affirmation, glorification de l'être « se tenant lui-même bien en main » et pouvant ainsi « se risquer à jouir pleinement du naturel ⁷³ ». Ce qui avait été le point de départ de la méditation propre à Rudolf Kassner devient ainsi l'aboutissement d'une analyse qui mène Marcel Drouin de la « bienséance » de la Princesse, de ce nouvel ordre du monde dans lequel la femme aura le premier rôle à jouer, à une conception de la culture qui repose sur un équilibre entre les « passions »,

was gefällt. »

64. *Ibid.*, p. 34 : « Willst du genau erfahren, was sich ziemt. »

65. *Ibid.*, p. 34 : « Die Schicklichkeit umgibt mit einer Mauer... »

66. Drouin, *op. cit.*, p. 151.

67. Klaus Bohnenkamp & Claude Foucart, « Rudolf Kassners Briefe an André Gide », *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, XXX, 1986, p. 92.

68. *Ibid.*, p. 107 (lettre à Gide du 3 mai 1902).

69. *Ibid.*

70. Goethe, *Werke*, t. 12 (Munich : C. H. Beck, 1989), p. 518 : « Pflicht : wo man liebt, was man sich selbst befiehlt. »

71. Bohnenkamp & Foucart, art. cité, p. 87.

72. Drouin, *op. cit.*, p. 152.

73. *Ibid.*, p. 153.

« l'instinct » et « la contrainte ». La culture est ainsi le point final d'une expérience dans laquelle l'artiste et l'écrivain tentent de donner au naturel la forme d'un fragile équilibre entre le mouvement et la « sécurité ⁷⁴ ». Gide, en 1932, va en fin de compte reprendre le chemin qui mena Marcel Drouin à cette définition de la culture comme équilibre, arrêt dans le tourment des sensations. Il parlera, lui aussi, d'« équilibre » dans lequel l'écrivain « maintient ses facultés ». Il complètera cette notion à partir de celle de « modération » et de « tempérance », analyse qui ne pouvait déboucher que sur un jugement qui résume en lui-même la part d'admiration que contient l'observation gidienne. La culture est en fait un « équilibre heureux ⁷⁵ ». André Gide et Marcel Drouin se rejoignent lorsqu'il s'agit d'établir une comparaison entre la culture telle que Goethe la conçoit et les idées développées à ce sujet par Nietzsche. Gide déclare sans ambiguïté que le philosophe allemand « se refuse » à partager une vision de la culture qui reposerait sur la « modération ⁷⁶ », ce que Marcel Drouin affirmait déjà en soulignant que Nietzsche prétend « dépasser » la culture. Il n'est plus question de concevoir une transition entre la pensée du Sage de Weimar et Nietzsche, de voir dans l'entreprise philosophique le développement de l'idéal goethéen. Il ne s'agit plus de s'élever « sur lui » et non « contre lui ». C'est au niveau de la culture qu'apparaît la rupture entre les deux hommes. Et Marcel Drouin résume parfaitement la situation : « Goethe s'arrête à la Culture. Nietzsche prétend la dépasser ⁷⁷. » Pour lui, comme pour Gide, c'est « l'état dionysien » qui marque la ligne de partage entre ces deux visions de l'homme. Gide parle en 1932, lui aussi, de la rupture qui est présente dans ce tableau de la culture européenne et il établit une distinction entre le monde dionysien qui s'affirme chez Nietzsche et l'univers apollinien qui se retrouve dans l'attachement de Goethe à l'équilibre moral et esthétique.

Marcel Drouin avait adopté la même voie et la culture apollinienne est dépendante d'un accord entre le « dedans » et le « dehors ⁷⁸ », l'« harmonie » de l'individu « avec le monde ». Et il devenait alors inévitable de tenir compte dans cette approche de l'œuvre goethéenne de l'« admiration » ressentie par Goethe et Nietzsche pour les Grecs. Alors que Gide passe sous silence, dans son article de 1932, cet aspect de l'esthétique goethéenne, Marcel Drouin insiste sur l'importance de cette réflexion sur

74. *Ibid.*, p. 154.

75. Gide, art. cité, p. 377.

76. *Ibid.*

77. Drouin, *op. cit.*, p. 155.

78. *Ibid.*, p. 128.

la redécouverte de l'Antiquité au XVIII^e siècle et compare l'attitude de Goethe à celle de Nietzsche. Dans le *Traité sur Winckelmann*, Goethe avait bien pris soin, comme le souligne Marcel Drouin, de décrire un modèle de l'esprit antique qui est capable non seulement de « jouir de la prospérité » (Goethe parle de « bonheur ⁷⁹ »), « mais autant, ou davantage », de « supporter le malheur ⁸⁰ ». Et c'est ici que la culture, telle que Marcel Drouin et André Gide la percevaient chez Goethe, n'est plus celle qui unissait le Sage de Weimar à Nietzsche. Le critique est passé d'un éloge de la maladie comme valeur esthétique à celui de « la santé des Grecs », tandis qu'il perçoit chez Nietzsche l'attachement à « la décadence du temps ⁸¹ ».

Il y a en fait rupture dans le rapprochement décrit entre les deux penseurs allemands, passage à une vision de l'héritage goethéen qui s'éloigne de la conception propre à Nietzsche de la Grèce. La culture considérée comme effort pour « préserver la citadelle de la sagesse » et découvrir « le centre d'équilibre moral » est le critère essentiel qui donne à l'analyse de Marcel Drouin la tonalité qui permettra à André Gide de publier *La Sagesse de Goethe* en 1949. Il n'est point seulement question de présenter au public un livre sur Goethe, mais livre de Drouin « en fonction de Goethe ⁸² », ce qui nous amène à considérer *La Sagesse de Goethe* par rapport à la date de parution, en 1949. Gide n'hésite d'ailleurs pas à rappeler qu'à son avis « nombre de phrases » pourraient « être écrites, ou du moins pensées, par nombre de jeunes intellectuels d'aujourd'hui ».

Le livre de Marcel Drouin est un antidote capable de permettre aux intellectuels de 1949 de retrouver une série de valeurs fondamentales dont les caractéristiques peuvent se résumer tout d'abord dans l'effroi face à une barbarie qui était celle du national-socialisme telle qu'André Gide la perçoit à la fin de la deuxième guerre mondiale. Dans son *Journal*, l'écrivain parle « avec un intérêt des plus vifs ⁸³ » d'un autre journal, celui de Gœbbels paru en 1948 aux Éditions du Cheval Ailé. Et il relève deux affirmations du ministre de la Propagande allemande qui définissent au mieux l'intention première du national-socialisme : créer

79. Goethe, *op. cit.*, p. 99 : « Aber nicht allein das Glück zu geniessen, sondern auch das Unglück zu ertragen, waren jene Naturen höchlich geschickt. »

80. Drouin, *op. cit.*, p. 156.

81. *Ibid.*, p. 157.

82. *Ibid.*, p. 43 (préface de Gide).

83. Gide, *Journal 1939-1949* (Paris : Gallimard, Bibl. Pléiade, 1954), p. 339.

une nouvelle culture dans laquelle « les bases légales » feront défaut et seront remplacées par l'arbitraire⁸⁴. À cette culture de la terreur s'oppose l'entreprise de Marcel Drouin au début du siècle, celle du bonheur, l'art de la santé face à la morbidité.

84. *Ibid.*